

John McGahern

Obstinément talentueux

Jean-Paul Beaumier

Number 67, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21123ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaumier, J.-P. (1997). John McGahern : obstinément talentueux. *Nuit blanche*, (67), 12–13.

John McGahern

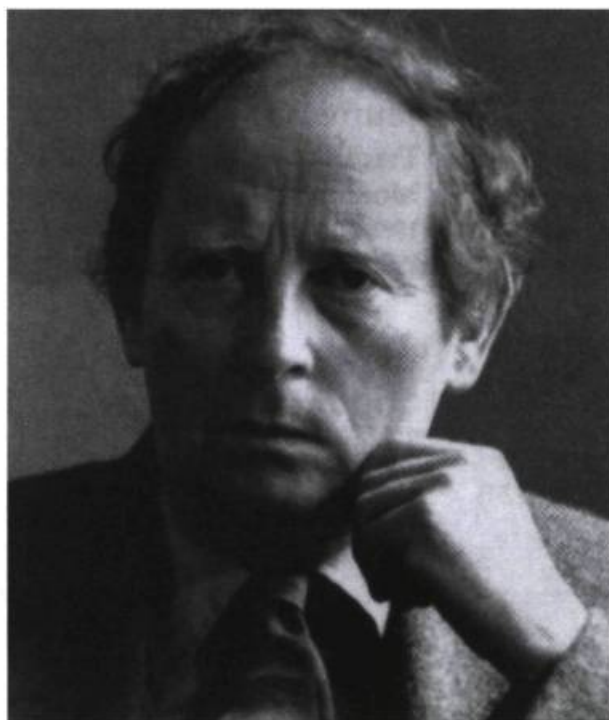


photo : D.R.

John McGahern

Obstinément talentueux

Par
Jean-Paul Beaumier

Double bonheur, s'il en est, que cette parution simultanée d'un recueil de nouvelles et d'un roman de John McGahern, l'un des plus célèbres écrivains irlandais contemporains, toutes générations confondues, dont la renommée n'a rien à envier à celle des grands écrivains de ce siècle.

Pour ajouter au contentement du lecteur, le roman ne porte nullement ombrage aux nouvelles, et ces dernières ne gênent nullement la lecture du roman. Au contraire, tant l'univers romanesque que celui qui se déploie dans les nouvelles témoignent de l'immense talent de John McGahern, de sa maîtrise narrative de ces deux genres qu'on oppose trop souvent, faute de les comprendre et de les accepter pour ce qu'ils sont, et non pour ce qui les différencie. Rien de médiocre ici. Que du talent, du talent, et encore du talent. À

vous ravir à certains moments, tant tout paraît simple sous cette plume enchantée, et à vous faire damner d'envie à d'autres moments.

Le mystère de la banalité...

Dans *Les créatures de la terre*¹, un recueil qui regroupe trois nouvelles inédites, John McGahern brosse le portrait d'une Irlande repliée sur elle-même, recluse, résolument insulaire. Ne nous méprenons pas toutefois, cette attitude n'a rien à voir

avec le refus d'une quelconque modernité en marge de laquelle s'inscrirait l'Irlande ; elle réfère plutôt au tempérament de l'insulaire lui-même, à son obstination farouche à vouloir préserver son identité, à refuser ce qui vient d'ailleurs. Verserais-je dans la tautologie en disant que les personnages du romancier sont des êtres obstinés ? Sans aucun doute.

Que les nouvelles relatent la perte d'un être cher, le drame d'une vie brisée sous le poids d'une société tout autant austère qu'hypocrite, ou des funérailles à la campagne qui réunissent trois frères, c'est

l'âme irlandaise elle-même qui nous est ici livrée sans artifice d'aucune sorte. Tout l'art de John McGahern réside dans cette approche feutrée, dans cette façon de dévoiler l'essentiel sans en avoir l'air. Une sobriété exemplaire préside à la mise à nu. John McGahern excelle à sonder l'âme humaine, à nous en livrer les abysses sans jamais paraître plonger dans ses profondeurs. Nul grand débat métaphysique ne ronge ici la conscience des personnages ; leur quotidien suffit amplement à illustrer tour à tour la solitude, la souffrance, la douleur, voire la colère et le vide. Les personnages mis en scène sont constamment sur la brèche entre leur idéal et la réalité, cette dernière les rattrapant toujours par la peau du cou. Les trois textes du recueil soulignent la fragilité et la vulnérabilité de la condition humaine, et nous rappellent sans cesse sa finalité.

... et celui de l'humour

Sur un tout autre mode, *Le pornographe*² met en scène un écrivain raté, un poète, qui gagne sa vie, comme le titre le laisse entendre, en écrivant des récits pornographiques. Contrairement à la gravité des nouvelles, le ton est ici beaucoup plus léger, John McGahern faisant preuve d'un humour irrésistible, féroce par moments. Oscillant sans cesse entre la vacuité d'une existence qu'il laisse aller à vau-l'eau, autant par manque de conviction que parce qu'il finit par se prendre à son propre jeu de l'écrivain miteux, et à s'y complaire, et les obligations familiales qui lui font régulièrement rendre visite à une vieille tante qui se meurt d'un cancer, le narrateur porte ici un regard dévastateur sur tout ce qui l'entoure. Heureusement pour nous, l'ironie le tient à saine distance de toute forme de jugement sur sa propre condition, l'absence de motivations profondes faisant ici oublier l'idée même de motivation. La vie est moche, les gens sont moches et les récits dans lesquels il s'abîme corps et âme le sont encore plus. Et c'est en quelque sorte de cette situation méprisante qu'il tire son inspiration, ou ce qu'il faudrait peut-être plus justement appeler son énergie créatrice, s'amusant même à entremêler sa propre vie aux épisodes érotico-burlesques qui font le délice de son éditeur. Jusqu'au moment où la farce le rejoint à son tour – comme on le dit de la réalité –, où l'aventure d'un soir persiste au petit matin, et le lendemain, et le surlendemain, jusqu'à l'irréparable.

En apparence opposées, ces deux visions du monde n'en finissent pas moins par se rejoindre, l'une et l'autre épousant tour à tour nos grands et petits

« Vous croyez que les gens peuvent changer, Ned ? eut-il envie de demander à Casey. Vous croyez que les gens peuvent changer, ou bien ils reçoivent une fois pour toutes à la naissance une étoile qu'ils doivent suivre absolument ? Quel rôle joue la chance dans toute cette sombre aventure ?

« Casey s'était mis à arranger le feu, et manifestement il ne demandait pas mieux que de reprendre la conversation ; mais, pour sa part, il s'aperçut qu'il n'avait pas envie de continuer. Il avait l'impression qu'il savait déjà tout ce qu'il pourrait savoir sur ces questions-là. En discuter encore ne serait, en définitive, qu'une façon de parler pour ne rien dire, ou de tenter de voir sous une autre lumière cette journée passée à Clones. Il aimait bien l'agent Casey, mais il ne tenait pas à se rapprocher davantage de lui.

« Dans peu de temps, il allait devoir lui demander l'autorisation de regagner sa cellule. »

Les créatures de la terre,
Albin Michel, p. 68-69.

« – C'est arrivé un jour, qu'un cercueil tombe. Celui du vieux Johnny Whelan : il a roulé sur lui-même du sommet jusqu'à mi-pente, et il s'est complètement cassé. On a dû lier les planches ensemble avec les cordes prévues pour descendre le cercueil dans la tombe. Certains ont dit que les Whelan étaient soulés, et d'autres qu'ils étaient trop affaiblis par la faim pour pouvoir porter le cercueil. On ne les a jamais bien aimés, les Whelan. Ils sont tous en Amérique, maintenant.

« – Enfin, bon, on a enterré ce pauvre Peter', dit Philly, comme si c'était enfin une réalité. »

Les créatures de la terre,
Albin Michel, p. 162.

malheurs, ces derniers se prêtant sans doute mieux à l'ironie que manie fort habilement l'auteur. De cette histoire d'écrivain raté qui se prête au jeu de la pornographie bon marché pour survivre, qui fuit toute responsabilité autant qu'il se fait un point d'honneur d'assumer ses erreurs, ce qui l'amène malgré lui au cœur du débat toujours actuel de l'avortement, c'est notre prétention à maîtriser nos vies que John McGahern embroche ici avec une ironie décapante,

« Il fallut jouer des coudes pour passer entre les hommes debout en rangs serrés au sommet des quatre marches. Les femmes se tenaient à l'écart, à gauche de l'estrade de l'orchestre, debout entre les tables, dont certaines envahissaient la piste. Il est faux de prétendre que nous réalisons notre destin grâce à un homme ou une femme, c'est ceux que nous rencontrons qui deviennent malgré nous notre destinée. Sur le chemin irréversible de la vie, beaucoup de ceux qui sont aimés et mariés ont fait connaissance d'abord dans cette lumière de marché aux bestiaux. »

Le pornographe, Albin Michel, p. 46.

« Au comptoir de l'Elbow, je commandai une seconde tournée en attendant qu'il ait achevé sa lecture. Debout à côté de moi, il n'avait pas encore touché à son verre, et il n'ouvrit la bouche qu'après avoir lu mon histoire jusqu'à la dernière ligne.

« 'Je n'y sens pas vraiment flamboyer la luxuriance de ton talent habituel, mais ce n'est pas mal. Nous allons le publier. De toute manière, le Shannon sera un excellent dépaysement par rapport à Madagascar. Naturellement, je suppose que tu es une version plus jeune du colonel ?

« – Tu peux penser ce que tu veux.
« – Et que ta chère dame de Londres est une Malvis d'un âge un peu plus avancé ? Est-ce que, lors de ton voyage, elle t'a réellement fait éjaculer contre le tableau de bord de la Coccinelle appartenant à la compagnie ? Ce passage-là m'a beaucoup plu. C'est une de tes meilleures trouvailles.

« – Non. Ça, je l'ai imaginé. J'aurais préféré que ça se passe comme ça. Au moins, sur le tableau de bord, il n'y aurait eu aucun risque. »

Le pornographe, Albin Michel, p. 262.

nous rappelant de façon on ne peut plus métaphorique notre stature humaine dans cette valse à deux temps que dansent la vie et la mort. ■

1. *Les créatures de la terre*, par John McGahern, trad. de l'anglais (Irlande) par Alain Delahaye, Albin Michel, Paris, 1996, 162 p. ; 28,95 \$.

2. *Le pornographe*, par John McGahern, trad. de l'anglais (Irlande) par Alain Delahaye, Albin Michel, Paris, 1996, 410 p. ; 47,95 \$.